Avant-propos

Si l'univers concentrationnaire a déjà été traité dans la littérature, l'accent a été mis, dans la majorité des cas, sur les souffrances des victimes.

Il existe toutefois une autre réalité, celle des personnels d'encadrement qui participaient activement à l'œuvre d'anéantissement, en particulier à Auschwitz.

Ce camp, entre autres, était devenu au fil du temps synonyme de trafic et de corruption. En effet, du commandant en passant par l'employé administratif jusqu'au conducteur de train, chacun venait, à son niveau, participer au pillage des biens confisqués aux déportés.

Le roman s'articule sur cette particularité d'Auschwitz, peu connue du public, pour bâtir un récit dont le déroulement et l'issue auraient été impossibles ailleurs.

1

Angers - juillet 1943

Marie glissa les doigts derrière sa nuque et releva ses longs cheveux blonds en un chignon qu'elle maintint quelques secondes en place, dans l'espoir que l'air soufflé par le ventilateur la rafraîchirait. Mais il faisait vraiment trop chaud dans cette pièce aux fenêtres grandes ouvertes, au travers desquelles dardaient les rayons implacables d'un soleil déclinant. Elle les laissa retomber en boucles épaisses sur ses épaules et trempa les doigts dans la carafe d'eau. L'eau était tiède, presque chaude. Elle s'aspergea de quelques gouttelettes le visage, le cou et les bras, puis elle attendit la prochaine rotation du ventilateur. L'air brassé se mélangeant aux particules liquides parvint enfin à révéler son utilité. Satisfaite, la jeune femme considéra sa machine à écrire et parcourut rapidement des yeux le texte qu'elle venait de taper. Tout était en ordre. « Alles in Ordnung ! » comme ils disaient ici. Elle pressa trois fois la touche tabulation puis ajouta l'inévitable « Hochachtungsvoll » suivi à la ligne de « S.S Hauptsturmführer Kaegele ».

Elle se méfiait de Kaegele. C'était un homme sec, aux yeux de fouine, au menton fuyant et à la lèvre supérieure ornée d'une fine moustache soigneusement taillée. Presque chauve, de petite taille, sa constitution chétive le plaçait aux antipodes de l'archétype de l'arien représentatif de l'idéologie nazie. Nommé chef du service de l'Amt IV de la Gestapo chargé des questions juives, il remplaçait depuis une quinzaine de jours Weber, un simple lieutenant muté à Paris. A l'évidence, la politique menée par ce dernier en matière de traque des juifs avait été jugée trop molle par ses supérieurs.

Le lieutenant Weber, en effet, s'était révélé de nature conciliante, plus disposé à fréquenter les cercles bourgeois et culturels de la ville que de passer des journées entières, assis derrière son bureau, à éplucher toutes les lettres de dénonciation qui, jour après jour, venaient s'y amonceler avec la régularité d'un métronome. Pour lui, visiter Loches, Azay le Rideau, Langeais ou Chinon, chiner chez les brocanteurs, se procurer des armes ou meubles d'époque, paraissait une occupation beaucoup plus saine et lucrative. De ce fait, Marie, en sa qualité d'interprète, avait jusqu'alors bénéficié d'une relative tranquillité. Weber se contentait, de temps à autre, de lui confier la traduction de l'une ou l'autre directive en provenance de Paris et, parfois même, de Berlin.

Tout avait changé avec l'arrivée de Kaegele. À peine en place depuis deux ou trois jours, il s'était mis à arpenter régulièrement les couloirs du deuxième étage, vérifiant que le bourdonnement des machines à écrire ne s'interrompait pas pour laisser place aux bavardages, mesurait avec une réglette en fer la hauteur des piles de dossiers entassés sur les bureaux, en reportait soigneusement les mesures sur son calepin et, chaque jour, demandait à l'une ou l'autre secrétaire de venir le rejoindre dans son bureau pour la soumettre à un interrogatoire serré. Déjà, deux d'entre elles dont les motivations ne lui avaient paru guère convaincantes, avaient été renvoyées séance tenante.

Marie savait qu'il lui faudrait tôt ou tard gagner la pièce sombre et sommairement meublée de l'officier S.S, officier que certains au sein même de la Gestapo avaient déjà pris l'habitude de surnommer « der Mönch » ou « das Dominikanische ». Il est vrai, à peine Weber avait-il sacrifié aux formalités de la passation de pouvoir, que tout le bric-à-brac entassé au cours de ses nombreuses pérégrinations avait été évacué, ne laissant subsister qu'un bureau, deux chaises et un tableau du Führer, bras croisés sur la poitrine, la mine sévère et le regard accusateur. La froideur monacale de la pièce dénudée, le costume grisâtre et trop ample que Kaegele portait de préférence à son uniforme, soulignant des traits ascétiques et une mine blafarde, avaient tout naturellement conduit Hans, un simple Schutzmann affecté à l'acheminement du courrier entre les services, à affubler le

nouveau capitaine S.S de ce qualificatif particulièrement singulier. Kaegele, mis au courant par une secrétaire avide de promotion, avait confié au Sturmbannführer Hoffmann, de la Gestapo de Tours venu le saluer en voisin, que cette épithète lui convenait parfaitement.

La jeune femme s'était surprise à se représenter Kaegele en robe de bure faisant son office dans le Lubéron, à l'époque de la croisade contre les Vaudois, ou devant Montségur et Puylaurens, lors du massacre des Albigeois. Mais la différence aujourd'hui était qu'on ne chassait plus l'hérétique, mais le juif. Quoiqu'à l'époque, les Dominicains n'hésitaient pas à mettre à la question les porteurs du chapeau pointu lorsqu'il fallait à tout prix dénicher un quelconque bouc émissaire à l'approche des famines, des pestes et des guerres. Et Kaegele, au lieu de manier le chevalet, l'entonnoir ou le fer rougi à vif, se contentait de son porte-plume orné de l'éternelle Sergent Major pour expédier de temps à autre quelques centaines de juifs vers les territoires de l'Est. Weber, lors d'une réunion de toutes les secrétaires affectées à la section des questions juives, avait expliqué que les israélites étaient regroupés dans des villages ou des camps de travail situés en Pologne, où les attendaient un toit, du travail et de la nourriture. De ce fait, le rôle de ces sections consistait simplement à assurer l'isolement de la juiverie afin que plus jamais elle ne pervertisse l'Aryen travailleur, croyant et national-socialiste. Que les juifs restent entre eux et travaillent pour le Reich.

Marie ne put réprimer un frisson en s'imaginant pénétrer à son tour dans cette cellule de moine sentant la sueur et le renfermé où, assis derrière son bureau de maître d'école, Kaegele prendrait le temps de la dévisager attentivement, sans sourciller un seul instant, ses yeux de myope grands ouverts derrière d'épaisses lunettes de vue, avant de commencer son interrogatoire, soupesant chaque mot prononcé, à la recherche de la plus petite faille, de la plus petite contradiction dans les propos tenus. Les convictions nationales-socialistes tièdes ou mal argumentées seraient facteur de renvoi immédiat.

Elle ôta la feuille de papier de la machine à écrire et la glissa dans le signataire de cuir brun qu'Hilda, une fonctionnaire venue de Karlsruhe, présenterait tantôt à Kaegele, non sans en avoir au préalable vérifié la teneur et, surtout, l'absence de fautes d'orthographe. Gare à l'étourdie qui oubliait une majuscule devant un nom ou se trompait dans une déclinaison, les cris stridents d'Hilda lui rappelaient aussitôt qu'elle n'était qu'une oie de Française tout juste bonne à subsister grâce à la généreuse charité du Reich. L'Allemande n'était pourtant pas antipathique. Bien que ses cheveux relevés en un chignon sévère accentuaient les traits trop épais d'un visage ingrat, les rares circonstances où elle esquissait l'ébauche d'un sourire semblaient révéler la personnalité d'une personne qui, en d'autres circonstances, aurait pu s'avérer tout à fait charmante. Mais voilà, on ne dirigeait pas une dizaine de secrétaires avec le sourire, encore moins en faisant preuve d'amabilité. Bien au contraire, le secret de la réussite consistait à savoir donner de la voix.

Marie était bien placée pour le savoir. La lettre qu'elle avait reçue de son frère, datée du mois d'avril, empruntant à l'occasion un nombre incroyable de chemins détournés, était à cet égard particulièrement révélatrice. Il venait enfin de terminer ses classes dans le bataillon disciplinaire où on l'avait expédié après sa libération du camp de concentration de Schirmeck et avait pris le temps, en attendant le train qui l'emporterait loin vers l'Est combattre le Russe, de lui faire part de sa courte expérience concernant la discipline en vigueur dans la Wehrmacht. Ce n'était que profusion d'ordres hurlés par les sergents à longueur de journée. « Hinlegen ! Aufstehen ! March ! Schnell ! Stehenbleiben ! » En fait, selon lui, le hurlement était le mode d'expression privilégié du militaire allemand. Quant aux diverses activités en vigueur dans le camp, comme se rendre au champ de tir, à la place d'appel ou tout simplement pour gagner le réfectoire, elles ne pouvaient s'accomplir qu'en courant. Bien sûr, les deux ans qu'il avait passés sous les drapeaux en 39 et en 40 lui avaient appris que les sous-officiers français n'étaient pas en reste en matière d'ordres aboyés, mais, particularité d'une langue sans doute plus rauque, dans la bouche d'un Allemand, cela devenait particulièrement insupportable.

Marie jeta un coup d'œil au-dehors par la fenêtre grande ouverte. En bas, dans la cour, une fontaine en grès laissait s'échapper un mince filet d'eau tiède dans un bassin carrelé où surnageaient, au milieu d'algues vertes et malodorantes, quelques carpes à la recherche d'un peu d'oxygène. Tout

autour, des peupliers dispensaient une fraîcheur apaisante, leurs longues branches courbées refoulant les ardeurs d'un soleil de fin d'après-midi. C'est ici, sur les bancs au bois passé et remoulu, parfois sur la pelouse quand un fonctionnaire n'accourrait pas aussitôt pour lancer son habituel et guttural « streng verboten », que les secrétaires avalaient rapidement un repas froid et frugal pour aussitôt allumer une cigarette et colporter les derniers cancans et autres bruits de couloir qui s'étaient entendus la veille ou dans la matinée.

La jeune femme s'accouda un instant au rebord de la fenêtre et s'abîma dans une contemplation distraite des lieux.

En face, se dressait la silhouette massive d'un long bâtiment au toit chargé de tuiles grises renfermant les bureaux du SD, de la section politique et du tribunal militaire. Les sous-sols, quant à eux, abritaient les prévenus enfermés dans des cellules spécialement consacrées aux interrogatoires. Bien que soucieux d'opérer avec discrétion, les policiers français ou allemands affectés à cette besogne ne supportaient plus de travailler dans l'atmosphère confinée et surchauffée des cachots. Les vasistas étaient ces derniers temps laissés ouverts et, par intermittence, quelques hurlements venaient percuter la vaste caisse de résonance que constituait la cour, plongeant aussitôt dans un silence d'effroi la salle dans laquelle travaillait Marie. Mais Hilda remettait aussitôt les filles au travail à grand renfort de « Los ! Arbeiten ! Fertigmachen ! ».

C'est dans l'un de ces cachots que moisissait depuis quelques jours le général Vautrin. Elle tenait l'information de Claudia, une Berlinoise qui avait accompagné son époux en France, en 42, et s'était fait embaucher comme standardiste téléphonique. Évadé d'un Oflag niché dans les Alpes bavaroises, il avait traversé à pied tout le sud du pays, marchant la nuit et se cachant le jour, dérobant çà et là sa nourriture, pour finalement échouer sur la double muraille de frises et de barbelés ceignant la frontière avec la Suisse. Sans se décourager, il était remonté jusqu'à Kehl, en face de Strasbourg, et était parvenu à se dissimuler dans un wagon de marchandises stationné en fin de convoi. La locomotive faisait le plein d'eau devant un vase d'expansion et quelques soldats assuraient une garde de principe, plus préoccupés à uriner dans des bouteilles de bière que de surveiller les allers et venues autour des quais. De là, le convoi l'avait mené jusqu'à Besançon, puis Dijon avant de remonter vers Tours et Angers. Il s'était fait prendre par deux gendarmes à peine sorti de la gare. Sur décision de l'adjudant-chef commandant la brigade de gendarmerie, il avait aussitôt été remis aux autorités allemandes.

Marie consulta son bracelet-montre. Il était six heures du soir. Sa journée de travail s'achevait. Elle quitta l'embrasure de la fenêtre, couvrit sa machine à écrire de sa housse aux teintes délavées, salua ses collègues d'un joyeux « à demain les filles » et sortit de la grande pièce où s'attarderaient encore pendant une bonne heure, sinon plus, les plus zélées d'entre elles.

Le couloir, d'ordinaire particulièrement animé, était aujourd'hui quasi désert. Seuls deux fonctionnaires devisaient en tirant nerveusement sur leurs cigarettes. Les autres employés s'abstenaient apparemment de tout effort intempestif, la chaleur étouffante régnant dans les bâtiments y était sans doute pour beaucoup.

Elle salua les deux hommes de ce sourire dont elle savait si bien user et abuser, mais ceux-ci se contentèrent de lui adresser un simple hochement de tête. Il faisait décidément beaucoup trop chaud. Elle gagna rapidement le palier menant à la cage d'escalier et, de là, à l'ascenseur.

— Fraülein Grangier ! Avez-vous un moment, s'il vous plaît ?

Elle sursauta en reconnaissant la voix de Kaegele. Sur sa gauche, assis derrière son bureau, le visage baignant dans la pénombre, l'officier l'invitait du geste à venir le rejoindre.

Ainsi, son tour était venu. Elle sentit une boule lui nouer l'estomac et se rassura aussitôt : quelle importance après tout ? Que lui importait d'être renvoyée ? Mais pouvait-elle se le permettre ? N'était-ce pas trop tôt ? À la réflexion, il valait mieux qu'elle fasse preuve de persuasion dans l'exposé de ses convictions nazies. Elle entra dans la pièce et aussitôt le capitaine S.S l'interpella :

— Prenez place, Mademoiselle Grangier, commença t-il en allemand en lui désignant la chaise placée en face de lui.

Puis, il ajouta avant même que Marie n'ait eu le temps de s'asseoir :

— Je souhaiterais avoir un entretien avec vous. Vous savez sans doute pourquoi, j'imagine.

Marie prit le temps de s'installer, soutint fermement le regard figé de l'officier, tout en s'obligeant à sourire avant de répondre :

— Nous sommes toutes des employées françaises travaillant pour la Gestapo. Notre travail étant particulièrement confidentiel, il est normal que vous souhaitiez vous assurer de nos convictions.

Kaegele eut une mimique sarcastique et une lueur incertaine se devina derrière les verres épais.

— Je constate que vos collègues vous ont bien fait la leçon, Fraülein Grangier.

Sans attendre de réponse, il ouvrit un dossier à la couverture rouge, en retira une feuille cartonnée et la parcourut rapidement.

— Commençons par quelques informations d'ordre général. Vous êtes née le 12 mai 1920 à Orléans de Frédéric Grangier, diplomate et de Louise Petitjean, sans profession. Votre scolarité a été menée jusqu'au baccalauréat que vous avez obtenu en 1938. Mes félicitations, mademoiselle.

— Merci, répondit Marie laconiquement.

— Vous êtes ensuite entrée aux établissements Dumas dont la raison sociale est, ou plutôt était, le commerce de gros et de détail, ceci comme secrétaire puis secrétaire de direction. Les établissements Dumas ayant fait faillite en 1942, vous avez travaillé pendant neuf mois comme ouvrière agricole dans une propriété vigneronne située à Vouvray, département de l'Indre et Loire.

— C'est exact.

— Dites-moi, mademoiselle Grangier, pourquoi les établissements Dumas ont-ils fait faillite ?

— En fait, ils n'ont pas vraiment fait faillite. Monsieur Dumas était de confession israélite et il a été exproprié. Quant aux entrepôts, ils ont été repris par un administrateur nommé par le gouvernement.

— Et ils ne vous ont pas gardée ?

— Pratiquement tout le personnel a été licencié, dans l'ordre inverse du niveau d'ancienneté.

— Je vois.

Kaegele consulta le dos de la feuille cartonnée tout en pianotant sur le rebord du bureau. Marie constata que ses doigts étaient parfaitement manucurés.

— En janvier de cette année, vous avez déposé votre candidature comme secrétaire adjointe au siège de la Gestapo d'Angers, c'est à dire ici même. Pourquoi un tel choix ?

Marie fixait un point situé légèrement au-dessus des sourcils de l'officier, s'efforçant de ne pas se laisser déstabiliser par son regard inquisiteur.

— Entretenir les plants de vigne en hiver ne m'a semblé guère gratifiant, répliqua t-elle. J'avais entendu dire que la Gestapo avait besoin de personnel administratif. Parlant l'allemand couramment et forte de ma première expérience, j'ai décidé de tenter ma chance.

— Qui vous a reçue lors de l'entretien d'embauche ?

— Le lieutenant Weber.

— Je vois.

Kaegele se saisit d'un crayon de papier, prit le temps de le tailler au moyen d'un stylet de bronze et inscrivit quelques observations sur la couverture du dossier.

— Travailler pour la Gestapo suppose être en accord avec certaines convictions d'ordre politique. Quelles sont vos convictions, mademoiselle Grangier ?

Marie toussota pour se donner une contenance.

— Souhaitez-vous connaître mes convictions vis-à-vis du national-socialisme ou plutôt mes sentiments vis-à-vis des juifs, puisque je travaille au bureau des questions juives ?

Kaegele la fixait de son regard froid et reptilien.

— Commençons par vos convictions nationales-socialistes, si vous le voulez bien, susurra t-il d'un air satisfait.

— Comme vous le savez, commença la jeune femme, je n'ai que vingt-trois ans et je vous mentirais en vous affirmant que j'ai lu « Mein Kampf » de fond en comble. Ca ne faisait d'ailleurs pas partie de l'enseignement que j'ai reçu au lycée.

— Continuez !

— En fait, mes sympathies pour le national-socialisme remontent au Front populaire. Bien sûr, je n'avais que quinze ans mais mon père vilipendait sans cesse ce qu'il appelait la fange communiste et l'internationale socialiste. Il disait : « regardez comment ça se passe en Allemagne ! Ils ne se sont pas longtemps embarrassés de leur juiverie et de leurs communistes. Résultat : pas de chienlit occupée à fomenter grève sur grève et une économie qui pète les flammes alors que chez nous, en France, c'est l'anarchie ! Il ajoutait souvent qu'Hitler aurait dû naître français. »

Marie crut deviner l'ébauche d'un sourire sur les lèvres sèches de Kaegele. Elle avait peut-être marqué un point.

— Mais pour moi, c'est surtout la guerre qui a été le révélateur, poursuivit-elle en croisant les jambes. D'abord, pourquoi nous être battus pour ces Polonais dont nous n'avions rien à faire ? Ils ont toujours été occupés par les Prussiens ou par les Russes. Alors en quoi leur sort nous importait-il ? C'était à l'autre bout de l'Europe.

Kaegele semblait apprécier son argumentation. Il avait posé son crayon, joint les mains et l'écoutait avec attention.

— Mais ceci n'est qu'accessoire, en fait. Sans vouloir mettre en doute la valeur des soldats de la Wehrmacht, jamais nous n'aurions dû nous effondrer aussi facilement en 40.

— Ah non ? tiqua Kaegele.

— Bien sûr que non ! L'armée française était réputée comme la meilleure armée au monde. Nous avions les meilleurs chars, les meilleurs avions mais en quantité dérisoire par rapport aux Panzers ou aux Messerschmitt. Alors, avec tout ce que j'avais appris sur la bravoure du Poilu de la Grande Guerre, sur la valeur des généraux français, la débâcle a été pour moi une terrible désillusion et une véritable humiliation.

— N'était-elle pas dans l'ordre des choses ? commenta Kaegele, son sourire s'étant estompé pour laisser la place à une sorte de rictus mauvais.

— Je ne crois pas, non. Avec un meilleur commandement, la victoire allemande n'aurait pas été si facile. Nous aurions sans doute perdu la guerre, mais dans l'honneur. Alors que là…

Marie resta un instant silencieuse, comme absorbée dans ses pensées, sous le regard acéré de Kaegele.

— Et puis, je crois que ce qui a fini de me convaincre ce fut d'apprendre que les communistes avaient une responsabilité dans la défaite.

— Précisez !

— Oh ! Je ne sais pas grand-chose ! Il y a eu des sabotages dans des usines d'aviation ou des usines d'armement.

— Pourquoi auraient-ils fait ça ?

— Le pacte germano-soviétique, je suppose. Les communistes sont aux ordres de Moscou, c'est bien connu.

— Ce que vous me dites là est très intéressant, mais quel est le rapport avec vos convictions ?

— L'Allemagne est-elle en guerre avec l'Espagne ou avec l'Italie ? lui lança t-elle avec dans la voix comme une pointe d'indignation. Sans le Front Populaire, sans ces gouvernements qui se disaient démocratiques, des milliers de vies auraient été épargnées. Avec un gouvernement national-socialiste, nous vivrions en paix, dans une société disciplinée, au sein d'une Europe dont l'Allemagne et la France auraient pu être les fers de lance.

Kaegele réfléchissait à la portée des propos tenus pas cette secrétaire assise en face de lui, au visage d'une pureté presque parfaite, légèrement halé et encadré de longs cheveux blonds retombant en boucle autour de ses épaules. Il avait pu constater qu'elle parlait parfaitement l'allemand et n'eut été la mention « *nationalité française* » inscrite sur son passeport, on aurait très

bien pu la prendre pour une… une quoi ? Une Bavaroise ? Elle n'en avait pas l'accent. Elle n'avait pas non plus l'accent des Länder du nord. Alors ? D'où lui venait-il ? Ce n'était pas un accent français, elle prononçait trop bien. Saarland ? Hessen ? Thüringen ? Il ne saurait trop le définir. Un message d'alerte lui traversa l'esprit, l'impression que quelque chose clochait.

— Les Anglais qualifient notre régime de totalitaire, reprit-il en décidant de reporter à plus tard l'analyse de ce détail qui l'agaçait. Vous préférez donc le totalitarisme à la démocratie ?

Marie n'avait pas remarqué l'instant de distraction de Kaegele, elle poursuivit s'efforçant de paraître la plus convaincue possible.

— Quel est le meilleur régime ? Celui du capital où une minorité de nantis s'enrichit encore et toujours plus au détriment du peuple ? Ou celui où l'on donne du travail à tous et où les chances de chacun sont réelles et fonction de son seul mérite ? Si pour avoir le droit de manger et de vivre décemment il faut abandonner la démocratie et tout ce qu'elle est sensée représenter, alors j'ai fait mon choix, Herr Kaegele. Oui ! Je suis national-socialiste !

En d'autres circonstances, ces arguments auraient suffi et il aurait mis fin à l'entretien. Après tout, les autres secrétaires qu'il avait interrogées jusqu'à présent ne lui avaient tenu que des propos oiseux, se contentant d'afficher un attachement viscéral à la personnalité du maréchal Pétain, une aversion prononcée pour De Gaulle et les Anglais, un antisémitisme de bon aloi et une certaine admiration pour le Führer. Elles étaient toutes des opportunistes et assuraient leurs fonctions avec zèle et compétence. Seules deux d'entre elles lui avaient paru ne pas requérir les qualités indispensables. L'une avait avoué avoir fréquenté avant-guerre une famille juive, l'autre n'avait rien su argumenter, se contentant d'éclater en sanglots devant l'impatience qu'il avait manifestée au bout de quelques minutes d'entretien. Mais cette Fraülein Grangier l'intriguait au plus haut point. La fougue avec laquelle elle proclamait ses opinions n'était-elle pas suspecte ? Il décida d'aller plus loin dans son interrogatoire. Le soupçon qui s'était infiltré quelque part dans son esprit et sur lequel il n'avait pas encore pu mettre un nom se préciserait sans doute.

— Vous éprouvez peut-être de la sympathie pour notre idéologie, commença t-il, mais cela justifie t-il de travailler ainsi, comme vous le faites, pour l'occupant ? Ne vous sentez-vous pas traître à votre patrie ?

Marie avait prévu ce genre de question, aussi répondit-elle en tentant de donner à ses propos un réel accent de sincérité.

— Que je sache, l'ennemi de la France n'est plus l'Allemand, mais l'Anglais, l'Anglais qui a détruit notre flotte à Mers-El-Kébir. Et ce sont ces mêmes Anglais et les Américains qui bombardent nos villes et tuent nos populations. Quant à l'occupation de la France, elle n'est que provisoire et si les Britanniques avaient accepté la paix que leur proposait le Führer, cela ferait longtemps que vous auriez évacué le pays. Je me trompe ? Non, Herr Kaegele, je ne me sens pas traître à mon pays, bien au contraire. En acceptant de travailler pour l'occupant, j'ai la certitude de contribuer à adoucir la rigueur des conditions qui nous ont été imposées par la convention d'armistice. Et j'ajouterais, pour terminer, que le Maréchal, dont la légitimité ne peut être contestée, a demandé à tous les Français de collaborer avec les autorités allemandes. Comme vous pouvez le constater, je ne fais que me conformer à ses souhaits.

Kaegele avait repris son masque froid et impassible. Marie sentait qu'il se comportait comme un cobra dressé, prêt à fondre sur sa proie au premier signe d'inattention. Elle sentait aussi qu'il semblait perplexe. En avait-elle trop fait ? Elle ne pouvait plus reculer, il lui fallait enfoncer le clou définitivement, de manière à ce qu'il lui fiche la paix une bonne fois pour toutes.

— De toute façon, l'Allemagne va gagner la guerre, ajouta t-elle en fouillant dans son sac à main à la recherche de son paquet de Celtiques, et d'ici quelques années toute l'Europe sera national-socialiste, la France y comprise. Ceux qui militent dans l'ombre pour De Gaulle et que certains prennent pour des héros seront alors considérés comme des traîtres. Quant à ceux qui auront collaboré aujourd'hui, ils apparaîtront comme les pionniers de la nouvelle Europe. Est-ce que je me trompe, Herr Kaegele ?

Cette fille était déconcertante, songea l'officier S.S. Elle paraissait sincère, s'exprimait avec une réelle conviction et pourtant… Ça ne collait toujours pas. Pour un dilettante comme Weber cela pouvait passer, mais on ne la faisait pas à lui, un vieux renard de plus de vingt ans de métier. Il resta un instant silencieux, à la recherche du détail qui lui ouvrirait les portes de la solution. C'était encore et toujours ce fichu accent qui l'interpellait. Il aurait dû être différent. Où avait-elle appris à parler ainsi ? Le mieux était de lui poser la question sans détour.

— Dites-moi, où avez-vous appris l'allemand ?

Le trouble qui, l'espace d'une fraction de seconde, passa dans les yeux verts de Marie lui apprit qu'il était sur la bonne voie.

— Mais à Angers, Herr Kaegele ! Au lycée ! Pourquoi une telle question ?

Les yeux du S.S s'étaient plissés ne laissant plus paraître qu'une fente oculaire derrière les verres de sa monture.

— Votre accent tout simplement ! fit-il en français. Votre accent me gêne ! Vous devriez avoir des intonations françaises, ou alors pas d'accent du tout. Seuls les Russes et les Français peuvent parler l'allemand sans accent, et inversement. Mais vous avez un accent germanique. Ce n'est pas en France que vous avez appris à parler allemand, je me trompe ? Et ne me dites pas que vos professeurs de langue au lycée étaient allemands.

La jeune femme éprouvait de plus en plus de mal à cacher son trouble, Kaegele le sentait bien. Qu'allait-elle pouvoir lui répondre ?

— Mon père était attaché d'ambassade à Berlin quand j'étais petite, j'ai fréquenté l'école allemande pendant deux ans.

Kaegele se leva d'un bond en frappant brutalement sur la table.

— Lüge ! Das sind nur Lüge, Fraülein Grangier[1] !

Il contourna le bureau et vint s'asseoir juste en face de Marie qui le dévisageait avec un mélange de stupeur et d'incrédulité.

— Vous n'avez pas l'accent berlinois ! Vous avez l'accent du Bade-Wurtemberg. Vous savez, le Land juste en face de Strasbourg. Vous êtes Alsacienne, mademoiselle Grangier !

Marie avait pâli et ses yeux verts s'étaient voilés comme un aveu.

— Mais, pas du tout ! Je n'ai jamais mis les pieds en Alsace, tenta t-elle de protester tandis qu'un spasme douloureux lui vrillait le ventre.

Kaegele déjà ne l'écoutait plus :

— Si vous êtes Alsacienne, il y a deux possibilités. Vous avez été évacuée en 39 pour la Dordogne ou le Périgord et vous n'êtes pas rentrée chez vous après la signature de l'armistice. Vos biens ou ceux de vos parents ont été confisqués. C'est votre affaire. Vous avez cherché du travail et, parlant parfaitement l'allemand, vous vous êtes fait embaucher au sein de la Gestapo. Vos motivations précédemment énoncées peuvent avoir été sincères bien que je n'y crois pas.

Kaegele fit une courte pause, de plus en plus persuadé qu'il était dans le vrai même si le joli visage qui se trouvait en face de lui n'exprimait plus rien.

— L'autre possibilité, c'est que vous avez quitté l'Alsace illégalement. Pour vous soustraire au Reichsarbeitsdienst par exemple. Dans ce cas, vous tombez sous le coup de deux chefs d'inculpation, refus d'accomplir vos obligations civiques et franchissement illégal de frontière. C'est grave, mademoiselle Grangier ! Ou qui que vous soyez. Car vous ne vous appelez pas Grangier, n'est-ce pas ? Votre passeport est un faux, n'est-ce pas ? Marie Grangier n'a jamais existé, j'en suis persuadé.

« Sur ce point, tu te trompes, Kaegele, pensa Marie, Marie Grangier avait bel et bien existé. Elle était simplement tombée sous les balles traçantes d'un Stuka, en 40, lors de la débâcle, et son passeport récupéré pour aboutir, après être passé par un bon nombre de chemins de traverse, entre les mains expertes d'Émile le passeur. »

---

[1] Mensonges ! Ce ne sont que des mensonges !

Sa situation devenait intenable. Elle se vit l'espace d'un instant conduite manu militari dans le bâtiment d'en face où deux brutes en bras de chemise lui feraient avouer en l'espace de quelques heures tout et n'importe quoi. À cette idée, le spasme lui laboura le ventre avec une telle vigueur qu'il faillit lui arracher un gémissement. Elle se mit à réfléchir à toute vitesse. Il fallait qu'elle quitte ce bureau au plus vite, avant que Kaegele ne porte l'estocade.

Elle jeta un coup d'œil à l'officier qui l'observait comme l'inquisiteur étudie avec bienveillance celui qu'il vient de tourmenter et dont il attend à présent les aveux, justifiant par là le sobriquet dont Hans l'avait affublé : le moine.

En fait, songea t-elle, ce qu'il avançait ne reposait sur rien, du moins pour l'instant. Ce n'était qu'un vague soupçon, une impression subjective, rien de vraiment concret. Il ne disposait d'aucune preuve tangible et il ne pouvait pas, sans raison, l'interroger de manière plus approfondie. Elle était, quoi qu'il en pense, un membre à part entière de la police allemande. Elle décida de passer à l'offensive pour empêcher l'Allemand d'avancer plus loin ses pions et couper court ainsi à l'entretien. Ce qu'elle ferait après, il serait bien temps d'y songer, quand elle aurait quitté le siège de la Gestapo, quand elle serait à l'abri.

— Je ne comprends pas pourquoi vous vous acharnez ainsi sur moi, Herr Kaegele, commença t-elle en élevant la voix. Je suis parfaitement notée par ma hiérarchie. J'accomplis mon travail scrupuleusement. Je ne rechigne pas à faire des heures supplémentaires lorsque la paperasserie à traduire s'accumule sur mon bureau et, tout d'un coup, vous arrivez et vous m'accusez de tout et de n'importe quoi. Si vous avez prévu quelqu'un pour prendre ma place, et bien dites-le moi, vous aurez dans la minute ma lettre de démission. Sur ce, je vous souhaite le bonsoir, Herr Kaegele.

Et, sans attendre une quelconque réaction de l'Allemand, elle ramassa son sac à main, se leva et quitta la pièce, laissant ce dernier estomaqué, pantois, interdit.

Pouvait-il s'être trompé à ce point ? La réaction de la jeune fille le lui fit craindre un instant. Un instant, seulement. Car, réflexion faite, cette Marie Grangier avait tout de l'Aryenne. Elle aurait très bien pu servir de modèle pour l'un de ces enlumineurs du Moyen Âge peignant, les mains tremblantes de dévotion, le visage d'une sainte sur un manuscrit destiné à enrichir la collection d'un noble ou d'un riche bourgeois, de Trèves, de Heidelberg ou d'ailleurs. Goebbels lui-même l'aurait choisie parmi des centaines d'autres candidates pour tourner dans un film de propagande destiné à démontrer, preuve à l'appui, la supériorité de la race aryenne sur toutes les autres races. Et cet accent était l'accent que les Alsaciens prenaient lorsqu'ils parlaient allemand, comme les Badois d'Offenburg ou de Freudenstadt, de l'autre côté du Rhin. Et s'il ne l'avait pas remarqué plus tôt c'était tout simplement que cet accent chez la jeune fille s'était atténué, sans doute du fait de ses études secondaires et de professeurs français.

Alors, si elle était bien Alsacienne, il fallait envisager la possibilité qu'elle soit une réfractaire au Reichsarbeitsdienst, donc une hors-la-loi. Et dans ce cas, elle n'avait rien, strictement rien à faire au sein de la Gestapo. Kaegele crut qu'il allait hurler de rage en se rendant compte qu'il avait été grugé. Cette femme était l'imposture même. Son visage aussi pur que celui d'un ange, ses yeux dans lesquels beaucoup d'hommes auraient aimé se noyer, à commencer par cet âne bâté de Weber, n'étaient que la façade derrière laquelle s'abritait ce qui lui apparaissait maintenant comme une évidence : une espionne. Une secrétaire infiltrée chargée de recueillir le maximum de renseignements sur ce qui se disait ou se passait dans les bureaux.

Kaegele se rua à l'extérieur de la pièce et gagna la grande salle où s'acharnaient encore sur leurs machines à écrire quatre ou cinq secrétaires. Elle n'était pas là, naturellement. Il jeta un coup d'œil à sa montre : six heures trente. Elle était partie, c'était l'évidence même. Il fit demi-tour, courut dans le couloir, manquant au passage de renverser un fonctionnaire chargé d'une pile de dossiers, s'engouffra dans l'escalier qu'il dévala quatre à quatre, pour déboucher, deux étages plus bas, dans le hall d'entrée. Toujours pas de Marie Grangier. Il sortit du bâtiment, à la recherche d'une silhouette gracile s'éloignant dans la rue, sous le regard ahuri des deux gardes de faction qui le saluèrent précipitamment. Mais rien, elle avait vraiment disparu.

Il tenta de réfléchir posément en faisant quelques pas sur le trottoir. Quels renseignements avait-elle pu collecter pendant les sept ou huit mois où elle avait sévi ? Elle s'occupait de la traduction des textes en provenance de Paris ou de Berlin. Etaient-ils vraiment confidentiels ? Ce n'étaient que des notes de service, l'habituelle paperasserie caractéristique de toute administration. Pas de quoi fouetter un chat ni intéresser un membre de cette foutue Résistance ou des services d'espionnage britanniques. Elle traduisait également les rapports concernant les rafles de juifs. Aucune importance, tout le monde savait qu'on raflait les juifs. Avait-elle eu également accès aux listes de juifs dont on allait procéder à l'interpellation ? Bien évidemment, il avait signé ce matin même un ordre d'arrestation qu'elle avait déposé sur son bureau. De temps à autre, quelques israélites avaient dû être prévenus et passer au travers des mailles du filet. Là également, aucune importance. Si Himmler s'imaginait que tous les juifs seraient déportés, il se trompait lourdement.

Kaegele regretta un instant de ne pas fumer. Une bonne cigarette l'aurait aidé à se concentrer. Il pensa à Hoffmann et à ses satanées cigarettes américaines qui empestaient le foin et rendaient l'atmosphère irrespirable.

Non ! A la réflexion, son travail de secrétaire n'avait dû lui fournir que des renseignements de faible valeur, rien d'exploitable. À moins que…

Et si elle avait joué à Weber la même comédie quant à l'ardeur de ses convictions nationales socialistes ? Un Weber sous le charme avait très bien pu l'utiliser comme interprète lors des innombrables réunions qui se déroulaient entre membres de la Gestapo et collaborateurs de la police française. Il l'avait peut-être même emmenée aux quartiers des S.S ou de la Wehrmacht. Sa parfaite maîtrise de la langue la désignait naturellement pour cette tâche. Et là, elle avait pu avoir accès à des informations autrement plus confidentielles. Il lui fallait le vérifier de toute urgence.

Il fit demi-tour et regagna à grandes enjambées le siège de la Gestapo mais, au lieu de retourner au second étage, il emprunta l'escalier menant au sous-sol et entra précipitamment dans le premier bureau.

— Unterscharführer ! Prenez une dizaine d'hommes avec vous. C'est pour une arrestation.